

filles; vérité difficile à faire entendre à une enfant élevée, par le vieux duc, de la façon la plus scrupuleuse.

Comment dire, en effet, à cette enfant, sans troubler ou compromettre sa pureté, sans arracher de son cœur un sentiment naturel et qu'elle caressait dans ses rêves solitaires :

« Ta mère est une déçolassée. Elle trompait ton père ! Elle s'est enfuie avec un amant ; depuis, elle court le monde, s'enrichissant de sa beauté, autant que de son talent. »

Annetto savait seulement qu'elle était une grande artiste, une chanteuse de premier ordre.

Cela lui faisait une auréole dans cette jeune imagination.

Elle attribuait l'éloignement de sa mère à la dureté et aux préjugés étroits du vieux duc, et mettait, avec sa logique enfantine, tous les torts du côté de son père.

— Si quoi ? fit Annetto d'un air blessé.

— Rien, mon ange. Tu as raison d'aimer ta mère et de porter son deuil, autrement encore que sur tes robes... Mais, crois-moi, poursuivit-elle avec une sorte de violence fébrile, le marquis l'aimait, il l'aime toujours !

Cette affirmation parut adoucir la jeune fille.

— Maintenant, reprit la Petite Fée, il est là... il t'adore. Je l'ai vu, tu l'as vu aussi bien que moi. Il faut obtenir qu'il reste, le réconcilier avec le duc. Complétons cette bonne action, à nous deux, et prouvons, un fois de plus, que « ce que femme veut, Dieu le veut ! »

Elle rit, avec un peu d'effort, en prononçant ces paroles.

Quelques minutes suffirent aux deux femmes pour se mettre d'accord, et elles sortirent aussitôt, afin de se rendre chez le duc, où nous allons les précéder.

Le duc habitait le même étage que Mlle de Léon et Mlle de Kandos.

Tout le premier se trouvait ainsi occupé par les membres de la famille, car Jeanne, aux yeux de tous, faisait partie de la famille, où, depuis deux ans, elle avait apporté sa grâce dévouée et la fermeté de son bon sens.

L'appartement du duc s'ouvrait à l'autre extrémité du corridor, qui était peu long.

Lorsque les deux jeunes filles entrèrent dans la pièce qu'il ne quittait plus guère et où s'écoulait sa monotone existence, depuis l'époque où il était aveugle, le vieillard était assis droit sur un antique fauteuil de noyer sculpté, à dossier élevé et mal rembourré, comme le siège lui-même recouvert d'une vieille étoffe de laine verte.

Il appuyait un bras sur la table massive et carrée, placée près de la cheminée égayée d'une flambée de bois sec.

En face de lui, et séparé seulement par la largeur de la table, Sylvain, le vieux paysan franc-comtois qui avait servi, jadis, de gélier incorruptible au fils coupable du duc, et reçu si à contre-cœur, la veille au soir, les voyageurs égarés lui demandant l'hospitalité, lisait haut, d'une voix traquante, monocorde, mal assurée, un numéro de la « Gazette de France »

C'était la grande distraction du vieillard infirme, que cette lecture qui remplissait les intervalles où Jeanne et Annetto ne pouvaient lui tenir compagnie et l'amuser de leur babillage.

Sylvain lisait mal, avec difficulté, avec cette lenteur que le paysan apporte à toutes ses actions, il était rare que, dans la journée même que le numéro de la Gazette de France fût lu en entier.

Or, comme ni le serviteur, ni le maître, n'eussent consenti à passer au numéro suivant, avant d'avoir parachevé et digéré le numéro précédent, il en résultait qu'après deux ans de ce régime

les deux vieillards se trouvaient en arrière d'un trimestre entier, et que la Gazette de France, dont Sylvain faisait la lecture, par cette sombre et froide journée du mois de novembre, portait la date du 11 août précédent.

M, le duc de Kandos, que nous n'avons pas encore vu, avait soixante-dix ans.

Il était grand, sec, osseux ; et l'immobilité de la vieillesse donnait, à son long visage, sans barbe, couronné d'une forêt de cheveux blancs, une solennité sans affectation qui en dissimulait la vulgarité provinciale.

La bouche était mince et encore ferme, les pommettes étaient saillantes, les joues creuses.

Le teint offrait cette pâleur propre aux personnes qui vivent renfermées.

Il y avait en lui quelque chose d'ascétique et d'étroit, mais de digne et de résolu, en même temps, qui ne révélait peut-être pas une intelligence hors ligne, mais qui annonçait une grande bonne foi.

Il devait être entêté dans ses idées, rude dans leur expression, borné souvent dans ses conceptions.

Méthodique dans ses actes, il agissait toujours en vertu d'un texte écrit en lui-même, et dont il suivait la lettre.

En somme, il cherchait de bonne foi la bonne voie.

On sait, de plus, qu'il était avaro et dévot.

En entendant ouvrir la porte, il reconnut qui entra, avec cette finesse de perception propre aux aveugles.

Son visage s'éclaira, et ce fut d'un accent presque joyeux qu'il s'écria :

— Ah ! voici les fillettes !

C'était son mot d'affection, le mot par lequel il unissait sa petite-fille et celle qu'il traitait presque en fille adoptive.

— Oui, grand-papa, c'est nous, répondit Annetto en courant l'embrasser.

Malgré l'amertume avec laquelle elle s'était exprimée sur le duc, devant Jeanne, à l'occasion de sa mère, elle l'aimait sincèrement, en ayant toujours été aimée, elle-même, avec tendresse, et lui pardonnait tous ses griefs, aussitôt qu'elle le voyait infirme et ne vivant que des miettes d'existence que lui donnait l'affection des deux jeunes filles.

Sylvain s'était levé en voyant entrer les deux visitouses, et tenait pitoyablement à la main le vieux journal du mois d'août, dont il n'avaient pu terminer la lecture en trois jours.

— Dois-je me retirer, monsieur le duc, demanda le serviteur, un peu plus âgé que son maître.

— Cela dépend, fit le duc. Si les fillettes ne font que passer, reste. Cette discussion de la chambre des députés est fort intéressante. Si elles doivent rester, va te reposer.

Sylvain se retourna vers la « Petite fée, » d'un air interrogateur.

— Nous restons, monsieur le duc, dit-elle.

Sylvain s'inclina et sortit, après avoir déposé le journal sur une tablette réservée, qu'il ne quittait que pour être remplacé par son successeur.

— Out, grand-papa, nous restons, reprit Annetto, et nous avons à te parler...

— Oh ! oh ! fit le vieillard, avec un geste et une intonation de joie un peu enfantine. C'est donc fête, pour moi ! Parlez, fillettes. De vous (il soupira) je n'attends que de bonnes nouvelles.

Les deux femmes échangèrent un regard expressif.

Toutes deux étaient un peu pâles.

Elles s'assirent aux côtés du vieillard, et lui prirent chacune